

PAUL PERSONNE

Le bluesman au grand cœur

Son dernier album, un bijou de famille bidouillé en solo, a (enfin) été plébiscité par le public.

Rencontre avec un voyageur sans bagages, mais pas sans biscuits, qui dit : « Mes balises ? Ça se balade entre John Mayall, Jimi Hendrix, Claude Nougaro, Jacques Prévert, Muddy Waters et Billie Holiday » !

Le septième album de Paul Personne, sorti l'an dernier (cf. *Chorus 2*), s'appelle *Comme à la maison*. Du blues pour nuits blanches, en français dans le texte. Dix-sept titres amoureuxément mitonnés en solitaire, notamment signés Boris Bergman (« *L'occasion qui fait le larron ; il sortait d'une période de crise* »), Jacno (« *Après un concert d'Higelin, je lui avais dit : si, un jour, tu as deux ou trois conneries que tu n'oses pas chanter, pense à moi* »), et... Gérard Lanvin (« *Il avait déjà écrit quelques trucs, entre autres pour Bernie Bonvoisin* »). Explication : « *J'avais envie de m'ouvrir, de ne pas tourner autour de mes sensations à moi. Ça m'intéressait de faire passer un feeling à travers les mots des autres. Il y a tellement de manières de parler du mal de vivre.* » Le disque, encensé par la critique, est aujourd'hui certifié or. Une grande première pour le vagabond au grand cœur, dont le *Barjo-land*, son meilleur score jusque-là, n'avait pas dépassé les 45 000 exemplaires. Un chouette cadeau d'anniversaire, aussi : Paulo a fêté ses 44 ans le 27 décembre dernier.

Facile d'écrire que Personne, c'est quelqu'un. Mais c'est vrai. Avec ses cheveux fous, son visage d'éternel gamin gouailleur, son regard clair et sa voix de brume, c'est le copain rêvé par excellence. Le type sans façon avec qui on taillerait bien la route vers l'horizon, façon cow-boy au soleil couchant, la guitare en bandoulière, embrassant du regard de grands espaces imprenables.



(Ph. Verchet)

Après des années de semi-galère entre chien et loup, l'artiste récolte ce qu'il a semé. Patiemment, obstinément, sans concession. Brut de coffrage et de langage. Au côté de Johnny Hallyday, qui l'avait invité à fêter en sa compagnie ses cinquante balais dans le méga-décor du Parc des Princes, il a cassé la baraque l'été dernier. Son nouvel album, sur lequel il garde pour l'instant un secret de bunker, devrait paraître à la rentrée prochaine. Entretien.

CHORUS : Comment es-tu tombé dans le tonneau du blues ?

PAUL PERSONNE : Cette musique-là m'a toujours touché, sans que je sache vraiment ce que c'était. Par exemple, en 1967, lorsque j'ai découvert John Mayall, on m'a dit : ça c'est du blues anglais. J'ai pensé : ah bon, la musique qui me branche, c'est le blues, alors. J'avais 16/17 ans. Avant, j'écoutais les Stones, et des tas de groupes de ce genre-là, sans me rendre compte qu'ils avaient été influencés par des types comme Chuck Berry ou Muddy Waters. Même chose pour les Doors. Il n'y avait pas alors le genre d'étiquette qu'on met maintenant sur la tronche des mecs. On appelait tout ça rock ou rock and roll. Peu importe. Moi, ça me plaisait et puis voilà. C'est à partir du blues anglais que j'ai redécouvert le blues noir américain. Toutes ces périodes : jazz, blues roots, blues campagnard, quoi.

- Tu es pourtant un véritable citadin ?

- Je suis né à Argenteuil, dans la banlieue

parisienne. Mes premiers grands flashes, ç'a été Johnny Hallyday, Eddy Mitchell. Époque twist, mais c'était mon rock'n'roll à moi ; toute l'époque mobylette/on va à la fête/on va voir les groupes qui jouent comme les Shadows.

- La guitare, tout petit déjà ?

- Non ! J'en avais une qu'un pote m'avait prêtée, mais j'ai d'abord été batteur. Pourquoi ? Comme ça ! J'ai joué de la batterie pendant dix ans, tout en

gratouillant parallèlement. A gratouiller ainsi chez moi, à composer, à chanter avec, la guitare a fini par supplanter la batterie, que j'utilisais plutôt en concerts. Finalement, j'ai laissé tombé celle-ci au profit de celle-là car, au bout d'un moment, je ne m'y retrouvais plus !

- Avant ton actuelle carrière en solo, tu as appartenu à pas mal de groupes ?

- Plein. D'abord au lycée, avec les copains. Le premier groupe qui m'ait vraiment marqué, dans le sens où ç'a été ma première signature de maison de

disques (j'avais 17 ans ; mes parents ont signé le contrat à ma place !), s'appelait L'Origine. On chantait en français. C'était un truc assez expérimental. Un 45t, aujourd'hui introuvable, est sorti chez Pathé-Marconi. Je ne l'avais même plus ! Un mec me l'a refilé il y a 3/4 ans ; il l'avait trouvé aux puces à Paris ! Mais ce 45t ne représente pas vraiment ce qu'était le groupe dans sa spécificité. Après, en 73, il y a eu La Folle Entreprise. Une formation vachement bien, assez expérimentale aussi, qui mélangeait des tas de choses : le blues-rock, un côté tribal avec des percussions très africaines.



(Ph. Verobert)

On était une quinzaine. Des traces ? Là encore, un 45t, enregistré chez Island, en Angleterre. Une autre dentée rare ! J'en ai un ! Malheureusement, on n'avait pas le droit d'être au mixage ; ce qui fait que, bon... Dommage, car ce groupe était d'une grande richesse sur scène.

Pour moi, ce sont deux grands fiascos dans ma vie ; en ce sens où ça m'a fait chier que ces trucs-là ne fonctionnent pas, parce que c'était vraiment in-

téressant. Il y a des moments où, sans être prétentieux, on croit qu'on est un peu en avance. Dans ce cas-là, je pense que c'est vrai. Mais, avec du recul, il est évident que les médias ne pouvaient pas s'intéresser à ça. Ou alors il aurait fallu que j'aie un manager d'enfer !

Après, il y a eu Bracos Band, avec un 45t auto-produit. Puis Backstage, avec deux albums chez Vogue. Je n'avais même plus les deux ! Il y a 4/5 ans de ça, j'ai trouvé chez un disquaire celui qui me manquait : il me l'a filé gratuitement ! Ce que je n'ai pas, c'est l'édition anglaise du second : 3 ou 5 000 albums étaient sortis chez Sonet, avec un pressage vachement meilleur que l'original. Il avait même été chroniqué dans *Melody Maker* ; une bonne critique, d'ailleurs.

– Pourquoi avoir quitté Toulouse, où tu as vécu dix ans ?

– Pour des questions d'opportunité et parce que, pour le business, c'est plus pratique. J'y étais encore à mes débuts en solo, époque « Comme un étranger ». On commençait à me demander de venir faire des télé à Paris. Chaque fois, c'étaient des voyages en zinc et dix jours dans la capitale : ça ne me branchait pas du tout. J'ai eu l'opportunité de venir vivre en Normandie, dans une baraque qui n'était plus qu'à deux heures de Paname. Aujourd'hui,

j'en suis à cinquante kilomètres ; toujours à la campagne, vu que c'est quand même mon truc. Je ne peux pas vivre en ville !

– Tu serais un contemplatif ?

– J'ai tendance à être comme ça, oui ! Je me rends compte que vivre en ville, ça amène les gens à être ce qu'ils ne sont pas forcément, ou ce qu'ils ont envie d'être. Je crois que n'importe quel mec cool qu'on balance dans une ville, au bout d'un moment il finit pas devenir agresso ou par suivre le mouvement ; parce que c'est la jungle et qu'il faut se bar-

tre. Ce genre de combat ne m'intéresse pas vraiment. Et puis, honnêtement, je préfère être réveillé par le chant des oiseaux que par la sirène des flics !

– Content de la manière dont bouge ta carrière ?

– Il y a des hauts et des bas. C'est la vie. En plus, j'ai choisi une solution qui n'a jamais été facile, dans le sens où je n'ai jamais fait de concessions, ramé dans les baloches. Je préférerais avoir un boulot à gauche et puis, le week-end, me retrouver avec des potes pour faire la musique qui me plaisait ; même si ça n'intéressait pas trop les gens ou les maisons de disques. Ça a fini par les intéresser, très bien, mais j'ai toujours eu un parcours un peu compliqué... un parcours en accord avec moi-même.

Je ne sais pas ce qu'est la recette du bonheur, mais déjà si on est OK avec soi-même, on a fait un grand pas. Voilà quelques années que je peux dire que je vis de ma musique ; longtemps ça n'a pas été le cas. Pendant vingt ans, ç'a plutôt été une survie : il y avait toujours besoin de boulot ; ou alors t'avais dix sacs en poche pour une semaine ; tu te démerdais. Mais je pouvais parler avec n'importe qui. Jamais je n'ai eu honte de ce que je faisais.

– Là, tu vis confortable ?

– Ça va, ouais...

– Tu peux imposer tes choix ?

– Même quand je vivais avec pas

grand-chose, je les imposais ! En plus, quand t'as vraiment rien à perdre, t'imposes ce que tu veux. J'en ai toujours un peu fait qu'à ma tête, de toute manière. Et ça continue ! D'autant que ça se passe bien. Ma maison de disques me donne les moyens. C'est le résultat de ce que j'ai toujours fait, quoi.

– En juin 1993, tu as vécu une fameuse expérience au Parc des Princes avec Johnny...

– Ben ouais, c'était bien ! Quelle impression ? On se rend pas compte. Il n'y a vraiment que le dimanche que j'ai pu tout vivre. Les deux jours précé-



(Ph. A. Assouline)



(Ph. F. Verhét)

dents, j'avais des concerts en banlieue parisienne ! Ce qui fait que j'avais avancé l'heure de ceux-ci. Une fois mon show terminé, deux motards et une bagnole de flic m'attendaient et on filait à fond la caisse au Parc des Princes ! Vu que je passais en fin de soirée, j'arrivais une demi-heure – seulement – avant de monter sur scène.

J'étais dans le bain. Je n'avais pas d'appréhension. Je venais de jouer. J'avais encore la liquette toute trempée. Une fois arrivé là-bas, j'avais à peine le temps d'accorder ma guitare, de boire un coup et de plonger. Sur cette scène gigantesque, tu branches ta gratte, tu joues, tu sais que ça se passe devant, mais tu ne te rends pas vraiment compte. A part que j'étais bien, vachement heureux d'être entre Johnny et Eddy. Eddy, mon premier rock and roll ! Un grand souvenir ? Ben ouais !

– L'été dernier aussi (cf. *Chorus 5*), les Francofolies de La Rochelle t'ont fait ta fête !...

– C'était vachement bien aussi. J'en ai profité pour inviter des gens que j'aime bien : Les Innocents, Calvin Russell, Benoît Blue Boy, Patrick Verbeke. Un super-moment !

– La chanson française, vrai ou faux combat ?

– J'ai pas l'impression que ce soit un faux combat, dans le sens où il est nécessaire de préserver ce qu'on a. Il y a assez d'envahissement comme ça... Ce qui

nous reste, il faut savoir le garder. Sans pour autant avoir des oeillères. Moi, la plupart des musiques que j'écoute sont à tendance anglaise, ou américaine. Il ne s'agit pas non plus de faire un blocus. Il y a des trucs bien partout.

– Tu n'as toujours pas mis les pieds aux USA ?

– Toujours pas, non ! A une époque, c'est vrai que j'avais vachement envie d'aller là-bas. Pour la musique, pour les grandes plaines, pour la culture des Indiens d'Amérique, pour des tas de choses. Je n'ai plus le même besoin. Trois fois, j'ai été au Canada. C'était l'occasion de louer une bagnole, d'aller faire un tour sur la route 61. En fin de compte, ça ne s'est jamais présenté. Un jour j'irai peut-être aux Etats-Unis. Mais, en attendant, je préfère faire mon truc ici ; ça me plaît bien comme ça.

– Les quatre ou cinq disques que tu réécoutes naturellement quand tu en as marre du reste ?

– J'écoute des trucs basiques : du Muddy Waters, par exemple ; le Allman Brothers Band, pour le côté fusion blues blanc/racines noires/vachement évolutif ; Santana, qui ouvre sur une musique belle et *spirit*, une musique qui fait du bien à l'âme. Mes *guitar heroes* ? C'est évident que Jimi Hendrix a été mon détonateur. Comme Clapton, à l'époque de John Mayall et des Bluesbreakers. Pour moi, la guitare, c'est un instrument avec lequel tu peux causer.

RENCONTRE

- **Tes références en chanson française ?**

- Des tas de choses. J'ai adoré La Mano Negra, quand je les ai vus sur scène : ça m'a rappelé mon parcours de môme, avec L'Origine, La Folle Entreprise. Tout ce côté underground/il y a quelque chose à faire, on le fait. J'aime aussi mes potes : Higelin, Aubert, etc. Parce que je suis rock dans l'âme, que c'est ma culture, et que c'est avec ça que j'ai grandi.

Pour le reste, il y a les références comme Nougaro qui, pour moi, est le mec qui m'a fait comprendre qu'on peut mélanger la poésie, la langue française et le jazz. Grâce à lui, j'ai découvert qu'on pouvait faire swinguer les mots.

- **Un prochain album dans l'air ?**

- Il y a plein d'idées dans la tête. Des idées, des musiques sur bandes, des bribes de mots qui commencent à courir à droite à gauche. Dès que je peux hiberner et m'enfermer un peu, je vais me mettre dessus. Je n'ai aucune pression de la part de la maison de disques. Je suis complètement décideur du moment où j'ai envie de le faire, où je veux le faire,

de quelle manière, tout ça. Comme je commence à en avoir envie, je vais m'y mettre.

- **Comme à la maison devait être initialement un disque de session. Le prochain album peut aussi changer en cours de route ?**

- J'envisage plusieurs formules, mais je préfère ne pas en parler : ça ne se passe jamais comme je le prévois ! Il n'y a vraiment qu'au moment où je serai sur le tas que je déciderai de quelle manière je vais le faire, si j'appelle des gens ou non. Ce sont un peu les morceaux qui vont me guider. Un autre truc solo ? Je n'en sais rien. Quoique en général j'évite de faire deux fois la même chose. J'ai besoin d'expériences qui me motivent, qui m'excitent un peu. Celle-là, je l'ai vécue, c'est bien ; ça ne veut pas dire que je n'y reviendrai pas, que je ne mélangerai pas des techniques dans le futur, mais disons que là j'ai plus envie d'autre chose...

Propos recueillis par Jean THÉFAINE

Contact scène : Canal Productions, 20 av. de la Porte de la Villette, 75019 Paris (tél. 1/40.35.55.44).

DISCOGRAPHIE ORIGINALE

1982. PAUL PERSONNE. Faut qu'ça bouge - Continue de chercher - Vieux blues - Besoin de toi - Partie - Rien qu'un perdant - Dis-moi - Laisse-moi faire c'que j'veux - Moi et ma guitare - Je vis avec le blues. (30 cm BBD, distr. Madrigal)

1983. EXCLUSIF. Ça va rouler - Pleure pas - Solitude blues - T'retourne pas - J'veux pas descendre - Comme un étranger. (30 cm Philips 812 113)

1984. BARJO-LAND. Barjo-land - J'prends l'bon côté - La p'tite à côté d'moi - M'laisse pas tout seul (avec moi) - Pas d'place ici - A bientôt. (30 cm Philips 822 894)

1985. 24/24. J'veux pas attendre - T'arrêtes pas d'me manquer - Renvoie la balle - Sale gosse - Frankie et Johnny - Fais-moi rester avec toi - Barre-toi et r'viens vite me dire - Faut qu'j'me laisse aller - Trop seule - J Blues. (30 cm Philips 826 596)

1989. LA CHANCE. Trop tard - Coeur à carreau - La chance - J'tiens l' bon bout - Jacky - Un mec comme moi - On s' dit tout - Aujourd'hui... c'est d'main déjà - Bottleneck - Ballade. (CD Polydor 521 078)

1990. LA ROUTE DE LA CHANCE. La chance - On s' dit tout - J'prends l' bon côté - Aujourd'hui... c'est d'main déjà - Faut qu' ça bouge - Jacky - Un mec comme moi - Trop tard - Comme un étranger - Perdant blues - Frankie et Johnny - Laisse-moi faire c' que j'veux - Barjo-land - Ça va rouler. (Enregistrement public, Polydor 521 079)

1992. COMME A LA MAISON. Salut ! - Boom boom - Le rôle... on l'a d'jà ! - Général Lee - Fantômes - Nuits blanches... étoilées (Crystal) - Vagabondage - Quelqu'un appelle - Lavomatics - P' tit blues - En cabane sur les branches (Coucou) - Serenity street - Picnic existentiel au bord d'un lit - Cow-boy

- Le bourdon - Repaire - Mélancolie. (Polydor 513 513)

NB. Avec le CD « Master series » (Polygram Distribution 834 727), qui regroupe les albums *Exclusif* et *Barjo-land* (à l'exception de « Pas d'place ici »), plus sept morceaux de 24/24, la quasi totalité de cette discographie est aujourd'hui disponible en CD.

A l'intention des accros du vinyle, commentaires de Paul Personne lui-même : « Les deux albums de *Backstage*, c'est bonne chance pour mettre la main dessus ; le premier Paul Personne est également une rareté. Pour moi, c'est d'ailleurs pas vraiment un disque, plutôt une maquette. J'en ai un peu honte ; introuvable aussi le 45t deux-titres du *Bracos Band*, tiré à 3000 exemplaires, qu'on vendait à la fin de nos concerts ; quant aux 45t deux-titres de *L'Origine* et de *La Folle Entreprise*, c'est bonjour les collectors ! »